

H  
D'A

LITTÉRATURES

# LA DERNIÈRE AMAZONE

Nina Almborg







H  
D'A

**Collection « Littératures »**

*MEHDI CHAREF, Rue des Pâquerettes;*

*Vivants*

*COLLECTIF, Braquer une banque avec un  
pistolet à eau*

*DALI MISHA TOURÉ, Cicatrices*

*TASSADIT IMACHE, Fini d'écrire!*

*COLLECTIF PIMENT, Le Dérangeur*

LA DERNIÈRE AMAZONE

Convaincu·es que l'écriture inclusive pose des questions essentielles mais n'y apporte pas encore de réponses pleinement satisfaisantes, nous avons choisi pour chaque livre publié, en accord avec son auteur·rice et selon l'avancée des débats en cours, des solutions adaptées au sujet abordé et au public visé.

### **Conception graphique et couverture**

r2 | Katja van Ravenstein

### **Mise en page**

Ingrid Balazard

### **Relecture**

Jérôme Balazard

### **Édition**

Marie Hermann

Illustration de couverture : © Clémence Gouy

Photographie d'intérieur : © Nina Almberg

Carte pages 29-30 : DR

© Hors d'atteinte, 2020

19, rue du Musée 13001 Marseille

[www.horsdatteinte.org](http://www.horsdatteinte.org)

1<sup>re</sup> impression

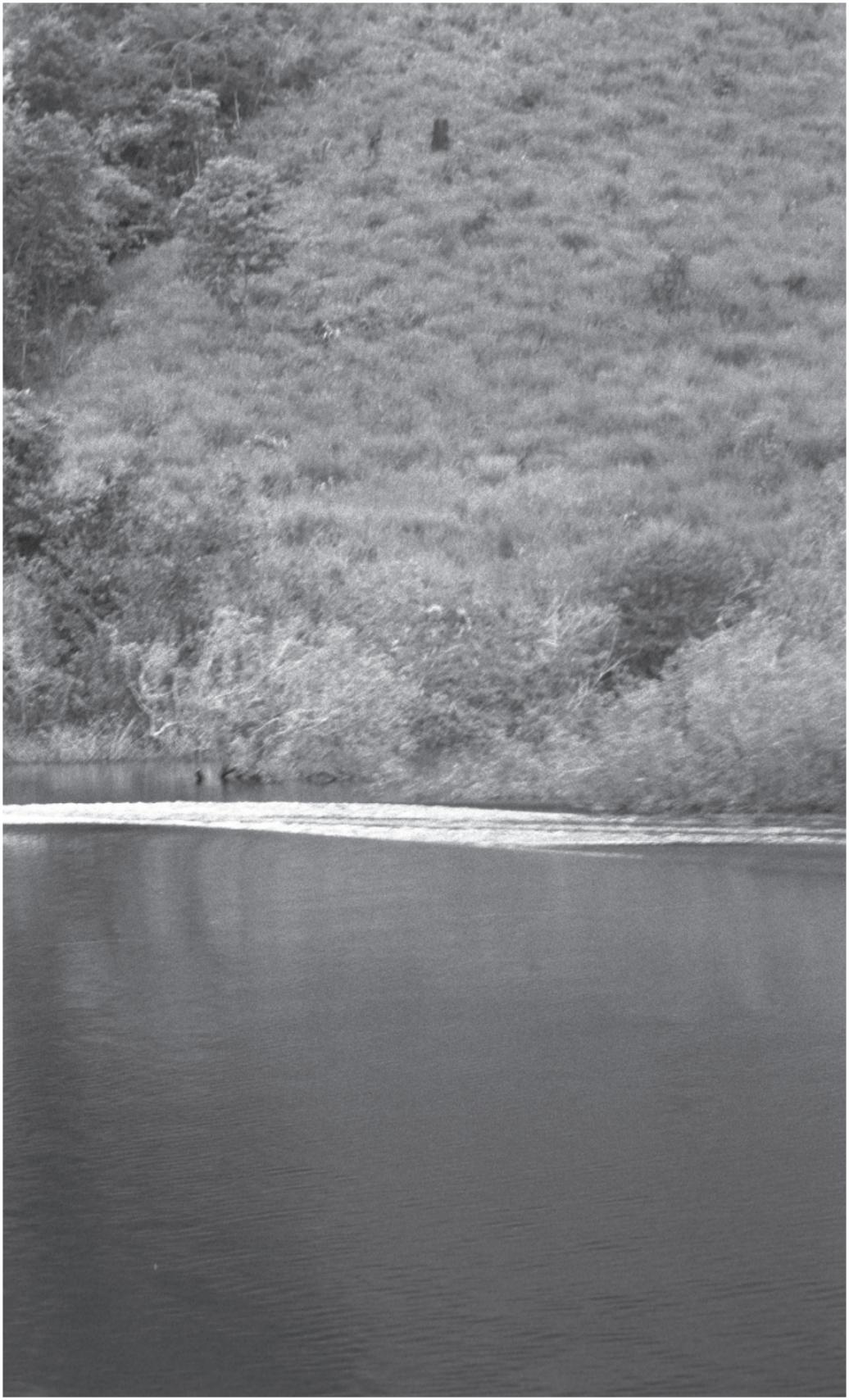
ISBN : 978-2-490579-71-6

ISSN : 2677-8017

# LA DERNIÈRE AMAZONE

Nina Almberg





Tous les termes étrangers non courants et  
composés en italique sont expliqués dans un  
glossaire en fin d'ouvrage.

*La Dernière Amazone est dédié à Félix,  
qui grandissait dans mon utérus pendant que  
ce livre prenait forme, à Françoise,  
qui n'a jamais osé se lancer dans l'écriture et à  
toutes les femmes et les hommes d'Amazonie  
qui ont inspiré cette histoire.*



*La première trace écrite évoquant une tribu de femmes vivant sans hommes dans la grande forêt du nord du Brésil remonte au XVI<sup>e</sup> siècle. La Relation de la première descente de l'Amazone, de Gaspar de Carvajal, un missionnaire dominicain, rapporte les faits suivants : 300 Espagnols, presque autant de chevaux, des chiens dressés à la chasse à l'homme et 4 000 Indiens esclaves portant armes et provisions et poussant près de 2 000 porcs, traversent alors les Andes à la recherche d'arbres à cannelle avec à leur tête Gonzalo Pizarro, frère du Francisco qui a défait l'empire inca quelques années auparavant. On les voit et on les entend arriver de loin : il ne s'agit pas exactement d'un rassemblement discret et mobile.*

*Sitôt franchie la première chaîne de la cordillère, les soldats affrontent les flèches des Indiens Quijos de*

*la vallée de Papallacta. Ils ne tiennent pas compte de cette mise en garde et voient les difficultés s'amonceler. Aux hauts cols enneigés succèdent les profondes vallées humides; aux tremblements de terre, les pluies diluviennes ponctuées d'orages et de coulées de boue. Monter, redescendre, remonter, redescendre, faire face au froid, au chaud et à la mort. Certains trébuchent, s'affaissent au bord de la sente et agonisent pendant que la longue colonne continue de serpenter à côté d'eux : ceux qui s'en sortent esquissent un signe de croix puis détournent le regard. Ne rien imaginer d'autre que la cannelle qui se trouve juste derrière les montagnes. Le soir, manger et s'endormir le plus vite possible à même le sol, la main sur son épée.*

*Un dernier col, une dernière descente, et voilà la troupe face à une forêt dense, qui s'étend à perte de vue. Impossible de la traverser sinon en y découpant patiemment un passage à la machette. Les chevaux ne sont plus d'aucune utilité; les porcs sont morts.*

*L'espoir renaît lorsqu'un matin, un hidalgo famélique, rongé par la fièvre jaune, se dresse sur ses coudes dans un dernier effort pour annoncer qu'il a entendu dans la nuit, au loin, des voix inconnues parler en espagnol – avant de se laisser retomber sur*

sa couche, épuisé. D'autres hommes perçoivent à leur tour des cliquetis d'armures et des voix, des ombres humaines qui se meuvent avec difficulté dans l'entrelacs végétal puis sortent des feuillages. Voici le capitaine Francisco de Orellana, né à Trujillo en Estrémadure au début du XVI<sup>e</sup> siècle, fondateur en 1537 de la ville de Santiago de Guayaquil, qu'il gouverna par la suite. En 1965, la poste espagnole commercialisera un timbre à l'effigie de celui qui a fait connaître aux Européens les amazones du Nouveau Monde, où il apparaît le regard vif, le nez droit, la barbe et la moustache impeccablement taillées, le casque et l'armure étincelants.

Alléché par l'or et la cannelle, il était parti avec vingt-trois hommes dans l'intention de rejoindre l'armée de Pizarro ; il ne la retrouve que maintenant, presque par hasard. Francisco de Orellana livre le récit de son périple à Pizarro : à l'entendre, on croirait qu'il n'a fait qu'une promenade de santé. Aucun de ses hommes n'est mort, tous ont combattu vaillamment et sans difficulté les Indiens qu'ils ont croisés sur leur route, ils ont cheminé rapidement et sans peur. En songeant à son armée d'éclipsés rongée par les fièvres tropicales, le paludisme et la dysenterie, terrassée par les moustiques, Pizarro ne peut

*s'empêcher d'être agacé par ce fier-à-bras : puisqu'il est si fringant, il n'a qu'à se rendre utile. Pizarro lui ordonne de partir en éclaireur à la recherche d'arbres à cannelle. Orellana s'exécute, revient quelques jours plus tard flanqué d'un ishpingo, un arbre qui ressemble vaguement au cannelier. Pizarro est obligé de se rendre à l'évidence : l'épice précieuse n'existe pas dans le Nouveau Monde. De rage, il livre quelques-uns des Indiens qu'il a capturés à ses chiens, qui les tuent et les mangent, et en brûle d'autres sur un grand bûcher.*

*Reprenant péniblement leur route, les soldats se retrouvent sans rien à manger au bord d'une rivière imposante, le futur Rio Coca – ou Napo, selon les versions. Orellana se porte volontaire pour descendre le cours d'eau et partir à la recherche de nourriture. Pizarro, qui n'a pas vraiment le choix, accepte. Voilà le capitaine qui s'embarque avec cinquante-sept hommes sur un radeau mâté et quelques pirogues. Ils font des signes de croix et d'allégeance à ceux restés sur la rive, leur promettent qu'ils seront bientôt de retour – mais n'y croient guère. Orellana a saisi la première occasion pour quitter cette armée poissarde : à lui la gloire, la découverte de l'Eldorado et peut-être d'un débouché inconnu vers l'océan Atlantique,*

*qui permettrait d'ouvrir une nouvelle route entre le Pérou et l'Espagne. Si son pressentiment est juste, il ignore qu'il va d'abord naviguer six mois sur un fleuve immense et quelques-uns de ses affluents. Il ne reverra jamais Pizarro, qui demeure dans la jungle avec le reste des soldats à se nourrir de chevaux et de chiens et à subir la violence des pluies équatoriales. Six mois plus tard, quatre-vingts hommes squelettiques rejoignent Quito nus, les cheveux blanchis et couverts de vermine, à bout de force.*

*Orellana a pris soin d'emmener dans sa fuite les hommes qu'il a jugés les plus valeureux ainsi que Gaspar de Carvajal, moine scribe chargé d'écrire sa légende. La première tâche de ce dernier est de couvrir la désertion d'Orellana de l'armée de Pizarro, ce dont il s'acquitte efficacement : « Nous ne trouvâmes pas de nourriture sur deux cents lieues. C'est pourquoi nous souffrîmes de grandes privations. Et nous allions ainsi, suppliant notre Seigneur qu'il trouve bon de nous guider en cette occurrence, de façon que nous puissions retourner vers nos compagnons. »*

*Le capitaine évolue dans l'inconnu le plus complet. Chaque jour, il traque les signes de l'océan, reflux de la marée, eau salée, oiseaux marins ; chaque jour, il doit s'avouer son impuissance. À certains endroits, le*

*fleuve ressemble presque à une petite mer. Les animaux énormes qui peuplent l'eau blanche et douce pourraient provenir des fonds marins. Orellana apprécie particulièrement le lamantin, une créature gigantesque qu'il appelle « poisson-bœuf » et dont la chair est savoureuse. Il aime guetter l'apparition des dauphins d'eau douce, roses ou gris, qui s'approchent souvent des radeaux de fortune. Mais dès que son regard quitte les flots, il se heurte au rideau végétal qui lui rappelle que malgré les apparences, il n'est pas sur la mer.*

*Gaspar de Carvajal consigne ce qu'il voit, ou plutôt ce qu'il estime opportun de dévoiler à la postérité et à la Couronne si un jour, par extraordinaire, il parvient à rentrer dans son Espagne natale. Ce qu'il observe d'abord, c'est le néant : l'absence d'êtres humains et de nourriture, la végétation omniprésente qui crée une sensation de vide, les soldats contraints de manger le cuir de leurs chaussures, agrémenté de quelques herbes.*

*En s'élargissant, le fleuve devient limoneux. Sur ses rives, les villages sont de plus en plus rapprochés et semblent prospères. La plupart de leurs habitants sont pacifiques. Les conquistadors, peu rompus à la pêche et à la chasse, prennent l'habitude de se laisser*